

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans
NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., Limited
PUBLISHERS.
COL. HUGUES J. DE LA VERGNE
PRESIDENT ET EDITEUR
H. BEGUE, JR.
GERANT.
Phone Main 3487
Bureaux: 520 rue Conti, entre De-
catur et LAFAYETTE.

Entered as second-class mail matter, at the
Post-office at New Orleans, La., under Act of
March 3, 1879.

Prix de l'Abonnement
EDITION QUO BIENNE.
Pour les Etats-Unis—
Un an \$7.50
Six mois \$4.50
Trois mois \$2.50
Un mois \$1.00
Pour l'Étranger—
Un an \$11.15
Six mois \$6.50
Trois mois \$3.50
Un mois \$1.50

EDITION HEBDOMADAIRE.
Pour les Etats-Unis—
Un an \$3.00
Six mois \$1.50
Trois mois \$0.75
Un mois \$0.30
Pour l'Étranger—
Un an \$4.00
Six mois \$2.00
Trois mois \$1.00
Un mois \$0.40
EDITION DU DIMANCHE.
Pour les Etats-Unis—
Un an \$2.00
Six mois \$1.00
Trois mois \$0.50
Un mois \$0.20
Les abonnements sont invariablement payés
à l'avance.

Procès en dommages, \$38,084.50.

John A. Haas, receveur de la "Ope-
lusas Mercantile Company," a intenté
un procès en dommages pour \$38,084.50
contre la "S. Gumbel and Company,"
hier matin devant la Cour Civile de
District. Le pétitionnaire allégué que
la "S. Gumbel and Company," comme
agent pour les expéditions de coton par
la "Opelousas Mercantile Company,"
n'a pas fait de retours corrects des
ventes de coton durant les trois ou
quatre années passées.

Décès de M. Samuel Gautier.

M. Samuel Gautier, surintendant de
la Bourse de la Colonie, et yachtsman bien
connu, est mort à sa demeure, 1329 rue
Korler, à l'âge de 60 ans. Ses funé-
raires ont eu lieu hier après midi, et
ses défuntes mortelles ont été influ-
guées au cimetière St. Louis. Pendant
un nombre d'années M. Gautier avait
été surintendant de la Bourse de la
Colonie. Il laisse une épouse, née Mlle
Alice Cassard, quatre enfants, et huit
petits-enfants.

Le Temps

BULLETIN METEOROLOGIQUE OFFICIEL.
Observations prises samedi à 8 heures du soir.
DIMANCHE, 25 mars, 1917.
Prévisions pour la Nouvelle-Orléans et les
environs — Temps clair, moites frais, légers
vents de l'est.
Pour la Louisiane — Temps clair et moites
frais dimanche et lundi.
TEMPERATURE.
La température à la Nouvelle-Orléans,
suivant le thermographe du Bureau météoro-
logique des Etats-Unis, sur le toit du nouvel
Hotel des Postes, était comme suit:
4 h. m. 53
5 h. m. 56
6 h. m. 57
7 h. m. 57
8 h. m. 56
9 h. m. 56
10 h. m. 56
11 h. m. 56
12 h. m. 56
13 h. m. 56
14 h. m. 56
15 h. m. 56
16 h. m. 56
17 h. m. 56
18 h. m. 56
19 h. m. 56
20 h. m. 56
21 h. m. 56
22 h. m. 56
23 h. m. 56
24 h. m. 56

FEUILLETON DE L'ABEILLE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Commencé le 11 février.
LOIN DES AUTRES
Par TANCREDE MARTEL
Il y eut, en entrant au salon, des pré-
sentations faites très discrètement par
le docteur, comme on les ferait dans un
milieu où tout le monde, prince ou
millionnaire, se trouverait incognito,
tout en conservant sa personnalité et
son rang social. On s'assit à une table
splendidement servie, couverte de
fleurs, dans une salle à manger dont
l'imposante baie s'ouvrait sur la cam-
pagne et la perspective de Florence.
L'abondance et le luxe du repas, la
délicatesse des mets, la façon préve-
nante et distinguée dont les convives
étaient servis justifiaient largement le
prix de cette hospitalité, à la fois scien-
tifique, médicale, mondaine et intel-
lectuelle. Julien Sorbier et en quel-
que sorte le meilleur augure.
La maison du docteur Subriant por-
tait dans le pays le nom de "Villa de
France". Elle renfermait à ce moment
deux pensionnaires, dont une seule
Française, la comtesse de Châteaugay.
Les autres étaient trois Américaines

LA SOCIETE SECOURS A LA FRANCE.

Lettre de M. de Waele, consul-
général de Belgique, à M. J. A.
Buisson, président.

Nouvelle-Orléans, le 16 mars, 1917.
Monsieur le Président,
Je tiens à vous dire toute ma grati-
tude pour la générosité avec laquelle
vous voulez bien mettre votre salle à
notre disposition, lundi soir, 26 de ce
mois, pour la conférence de Mlle R. C.
Glaenzer.

Mlle Glaenzer fait un tour de confé-
rences aux Etats-Unis pour le bénéfice
de l'Appui Belge, œuvre reconnue par
notre gouvernement.

Comme Mlle Glaenzer montre, au
cours de sa conférence, des films offi-
ciels du front belge, je lui ai deman-
ché de vouloir bien faire une soirée
spéciale pour le Secours à la France,
persuadé que ces photographies inté-
resseront vivement les membres de vo-
tre société.

Le Secours à la France a, en maintes
occasions fait preuve de tels senti-
ments de générosité et de solidarité
à l'égard de nos compatriotes, que j'ai
tenu à profiter de cette occasion pour
témoigner ma très sincère appréciation.

Comme les membres du Secours à la
France veulent bien m'aider dans l'or-
ganisation de cette conférence, j'espè-
re que vous ne permettrez de remon-
trer à votre société, une partie des fonds
qui seront récoltés.

Veuillez agréer, Monsieur le Prési-
dent, avec mes remerciements, l'assu-
rance de ma considération très distin-
guée.
L. DE WAELE.

CORRESPONDANCE OFFICIELLE.

Au sujet du don du Cerele Apollon aux orphelins belges de la guerre.

Ministère des Affaires Etrangères.

Le Havre, le 3 mars, 1917.
Monsieur le Consul,
J'ai l'honneur d'accuser réception de
la lettre du 9 février, 1917, No. 25, par
laquelle vous m'avez fait parvenir une
traite de frs 549 représentant le produit
d'une fête de bienfaisance organi-
sée à la Nouvelle-Orléans, par le cercle
"Apollon" pour le bénéfice des or-
phelins belges de la guerre.

Je n'ai pas manqué de transmettre
cette somme à mon Collègue de l'Inté-
rieur et je l'ai prié de l'affecter à
l'œuvre que vous avez bien voulu me
designer.

Je vous prie, Monsieur le Consul, d'être
auprès des généreux donateurs l'in-
tempère des sentiments de reconnais-
sance du Gouvernement du Roi pour
l'intérêt qu'ils veulent bien témoigner
à nos malheureux orphelins.

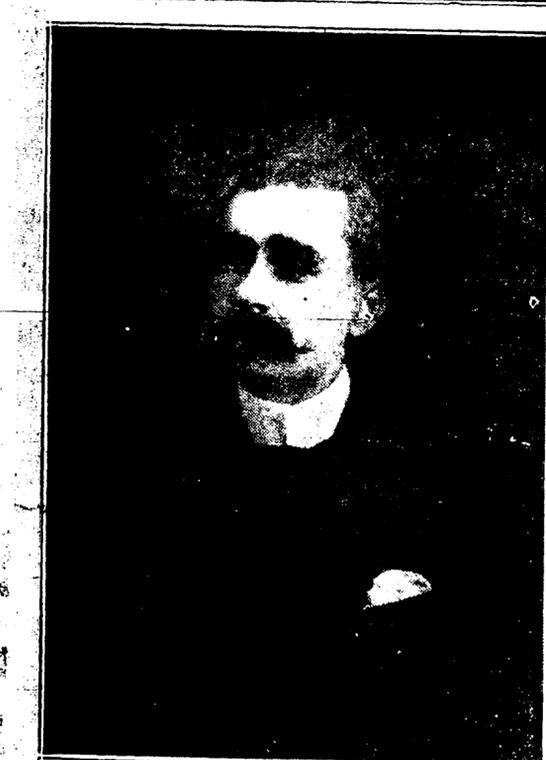
Agrez, Monsieur le Consul, l'assu-
rance de ma considération distinguée.

POUR LE MINISTRE,
Le Secrétaire Général,
(St. Chr. Van der Elst.

Monsieur de Waele,
Consul général de Belgique à
la Nouvelle-Orléans.

Un établissement de viandes frigrifiées.

Les membres de la Bourse des Forêts
Publics de la Nouvelle-Orléans, a en-
voyé une dépêche de félicitations à la
"Selson Morris and Company," de Chi-
cago, qui vient d'acheter la "Crescent
City Slaughter House and Slaughter House
Co.," de notre ville, dans le but de con-
struire un établissement de conserves
de viandes frigrifiées. La "Selson
Morris Company," dans un télégramme
reçu hier, a remercié la bourse de ses
bons souhaits de succès et son appro-
bation.



M. J. G. de BARONCELLI, PROPRIETAIRE DE L'ABEILLE.

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans a
changé de propriétaire. Mr. J. G. de
Baroncelli qui prend de ce jour la di-
rection du journal, succède au Colonel
Hugues J. de la Vergne. Mr. de Bar-
oncelli, venu de France en Amérique
en 1878, s'occupe depuis cette époque
de journalisme. Propriétaire de 1900 à
1902 du "Courier de l'Ouest", publié
alors à Chicago, ce monsieur a son re-
tour parmi nous fonda "La Gazette", pu-
blication hebdomadaire qu'il a publiée
pendant 15 ans avec impartialité et une
absolue indépendance de conduite et
d'idées. M. de Baroncelli, auteur de
plusieurs livres, notamment "L'His-
toire du Théâtre Français à la Nou-
velle-Orléans" et de "La Fièvre Jaune

des Tropiques", manie la plume
avec goût et facilité. Il s'occupe en ce
moment de la préparation d'un guide
commercial franco-américain de la
Nouvelle-Orléans et de la Louisiane.
Correspondant attitré de plusieurs
journaux français, littéraires et arti-
stiques, M. de Baroncelli n'a acheté
"l'Abelle" que dans le but de rendre
son état d'autant au plus vieux jour-
nal de langue française en Louisiane.
Aucun doute que sous la direction de
M. de Baroncelli, le journaliste expé-
riencé et consciencieux, l'Abelle ne
repréente la place d'honneur que pen-
dant de longues, très longues années,
elle a occupée parmi les journaux de
langue française du pays.

The Morris Plan Company.

Une intéressante institution et qui
est très florissante, est le Morris Plan
Company de la Nouvelle-Orléans, fon-
dée le 22 janvier 1917, elle a tout de
suite pris une place enviable dans les
milieux financiers de la ville. Unique
de son genre à la Nouvelle-Orléans,
elle rend déjà d'innombrables services
dans les cercles de salariés. Son but
est de permettre à des commis ou ou-
vriers, qui se trouvent en dette de
faire un emprunt, se contentant comme
garantie de la bonne réputation du
client et de l'endossement de deux am-
is ayant un revenu fixe. Le système qui
est une aide financière portée à une
classe d'honnêtes gens à petits moyens
met en circulation des montants assez
importants. La clientèle très nom-
breuse représente tous les rangs de
la société. Elle est certaine de l'ac-
cueil le meilleur et le plus cordial. Le
choix des officiers est particulièrement
heureux. M. Geo. Nott est secré-
taire et directeur général; on peut
bien augurer de ce nom, il est le fils
de feu M. Geo. W. Nott, président de la
banque des Citoyens, qui fut un de nos
plus habiles financiers; il avait une
intelligence admirablement adaptée
aux affaires, et sut relever bien des
institutions par son tact et son génie
financier. Son fils éleva entre un tel
père et une mère qui est une des der-
nières grandes dames louisianaises, ne
peut être que l'homme d'honneur et
d'excellent directeur qu'il fallait à cette

"PREPAREDNESS"

Manifestation enthousiaste de la
population au mass-meeting
à l'Alhæneum.

La vaste salle de l'Alhæneum était
toute occupée, hier soir. Des
centaines de citoyens avaient répondu à
l'appel du comité de "Preparedness",
et par leurs applaudissements enthousiastes,
démontraient leur adhésion au pro-
gramme patriotique de la défense na-
tionale qui fut eloquemment expliqué
par des orateurs distingués, MM. John
M. Parker, St. Clair Adams, F. B. Stubbs
de Monroe, le Dr. H. Dickson Bruns,
Léon C. Simon, W. J. Behan, et autres.

Militiens de passage.

Le premier régiment de cavalerie, de
l'Alabama, est passé à la Nouvelle-Orléans,
à destination de Montgomery.
Le régiment comprend 1,160 soldats et
60 officiers, sous le commandement du
Colonel Bibb Graves, en remplacement
du général R. E. Steiner, récemment
nommé brigadier de la milice de l'Ala-
bama.

MECANICIEN ET CHAUFFEUR BLESSES.

Un accident sur le chemin de fer L. & N.

A dix heures hier matin, une loco-
motive du chemin de fer Louisville et
Nashville, et un train de fret, se sont
tamponnés au coin des rues Julia et
Waters. Julius Heider, 1227 rue An-
nonciation, mécanicien de la loco-
motive, a été grièvement échaudé à la fi-
gure par l'eau bouillante et la vapeur.
Le chauffeur, John Wright, a été
légèrement blessé. Heider est
soigné à l'Hôpital de la Charité. Plus-
ieurs wagons ont déraillé et la loco-
motive a versé et a été partiellement
démolée.

LETTRE D'UN PARISIEN Suite de la 1ère page.

Car l'Allemagne est folle et la France
insensée.

Leur science, leur or, leur travail,
leur pensée,
Tout est pris par l'œuvre de sang.
Demain nous pouvons voir, et dans
l'Europe entière,
Pour un coup de fusil tiré sur la fron-
tière
L'état sauvage renaissant.

Eh bien! moi, je prétends l'empêcher
de renaitre.
Je suis encore le Roi, l'Empereur et le
Maître;
Mes ordres sont exécutés.
Déchirons le traité d'ou sortent tant
d'alarmes!
Restituez Strasbourg et Metz. Puis,
bas les armes!
Bas les armes des deux côtés!

C'était évidemment un rêve de
philosophe qu'un allemand ne pouvait
et ne voulait comprendre. Si Frédéric
II, sous la haute influence de sa femme
qui a toujours été effrayée d'avoir
enfanté ce monstre de fourberie et de
cruauté qu'est Guillaume II, si l'empereur
mourant avait pu formuler un pa-
reil désir, s'il avait osé donner un pa-
reil ordre, il n'aurait pas été obéi.
Pourtant le salut et la paix étaient là
et le seulement; comment les allemands
l'auraient-ils compris eux qui avaient
préparé pendant quarante quatre
ans l'asservissement entier de
monde dépassant à la fois les ambitions
de Napoléon et de Cyrus.

... Mais ce n'était qu'un songe!
dit avec douleur François Coppée qui
par une sorte de vision prophétique,
comme dit Mlle Louise Rod, l'entre-
voit à plus d'un quart de siècle l'hor-
rifiante mêlée à laquelle nous as-
sistons.

Car la prochaine fois, il faut qu'on
s'extermine.
C'est fatal. Risquons le peuple à la
famine;
Dépendons le dernier feu.
L'un des deux combattants, la France
ou leur empire
Doit y rester. Tant pis si le vainqueur
expire
Sur le cadavre du vaincu!

Dieu! sans de barbarie est-elle donc
possible?
Elle était possible puisque nous la
voions.

Cette poésie très belle, et d'une en-
volée superbe, n'en a pas moins un
caractère de vision étrange. Décidément
les latins avaient raison, eux qui n'avaient
qu'un seul mot: Vales pour dési-
gner à la fois le poète et le prophète.
C'est je crois, Lamartine qui a dit: "N'irait-
il pas des poètes qui parlent des
événements de demain, ils voient de
haut, mais ils voient de loin."

JEAN BERNARD.

PETITES ANNONCES

AVIS SPECIAL.
Le DR. O. L. POTIER
Est de retour et a repris l'exercice
de sa profession
suite 67, Medical Building
de 3 à 5, et par convention
Phone Main 309
Résidence 208 Peniston
Phone Uptown 136

BUREAU DE LA COMMISSION DES ASSES-
SEURS dans et pour la Paroisse d'Orléans,
Chambre No. 301, Annexe de l'Hôtel de Ville,
Nouvelle-Orléans, le mars, 1917. — Les per-
sonnes sujettes aux impôts sur toutes sortes
de propriétés, mobilières ou foncières, sont
avisées, par les présentes, conformément aux
termes de la loi, que les cadastres de l'année
1917 dans les divers districts d'assessement de
la paroisse d'Orléans sont complétés et que le
tableau sera exposé pour être consulté par les
contribuables, à notre bureau du 1er mars au 31
mars—Les deux dates comprises—de neuf
heures du matin à quatre heures de l'après-
midi, (les jours fériés exceptés).
Tous les contribuables sont instamment priés
de prendre cette occasion dans le but de pré-
senter leurs oppositions au sujet des évalu-
ations afin d'arriver à un ajustement selon les
termes de la loi.
C. TAYLOR GAUCHE, Président,
H. W. FERGUSON, Secrétaire,
mars 15 au 25

TERRAINS A VENDRE.

Les concessions de terrains au "Oregon &
California Railroad Co." — Les titres à ces
terrains sont revenus au gouvernement des
Etats-Unis par acte du Congrès, daté du 6 Juin
1916, deux millions trois cent mille acres se-
ront offerts en vente et pour colonisation.
Situés de force motrice, terres boisées et ara-
bles. Comportant quelques-uns des terrains
les plus fertiles dans les Etats-Unis. Volez le
temps propre. Envoyez sur demande franc de
port, au prix d'un dollar, d'une grande map-
pe descriptive des sections de terrains, des
qualités du sol, du climat, de la quantité de
pluies, élévations, etc. S'adresser "Grant
Lands Locating Co., Box 510, Portland, Ore."

PROPRIETES PONGIERES A VENDRE.

UNE BATISSE en briques à trois étages, No.
735 rue Conti, entre les rues Bourbon et
Royal. Bon rapport. S'adresser 220 rue Conti,
11 au 11

CHAMBRES A LOUER

Chambres garnies, No. 735 rue Conti, entre
les rues Bourbon et Royal

FOURNITURES D'AUTO.

LES PLUS HAUTS PRIX PAYES POUR AUTO-
MOBILES D'OCCASION, PNEUS, ALUMINIUM,
MÉTALLIQUES, CUIVRE, LAITON, ALUMINUM,
PLOMB, ZINC, CHIFFONS, DÉCHETS DE FER,
BOUTELLES, ETC.
Rosen & Co., 1017 Poydras et Sud Claiborne,
Phone Main 1556. Boite de Poste 675
Commerce hors de la ville
Spécialement sollicité.
dec 6-11

PERSONNEL.

M. J. de la Vergne a
transféré son étude d'Avocat au
No. 1 de l'Abelle, 208 rue Conti,
téléphone Main 309.

VAPEURS.

Compagnie Générale Transatlantique
LIGNE FRANÇAISE
SERVICE PORTAL RAPIDE
NEW YORK-BORDEAUX-PARIS
Départs directs au Continent
DEPARTS HEBDOMADAIRES
Pour toutes Informations s'adresser
P. J. ORFILA, AGENT GENERAL DU SUD,
82 rue Commerce, Nouvelle-Orléans.

Fugue d'un individu et de sa fille adoptive.

Manuel Aguayo, trouvé coupable
d'avoir violé la loi Mann, devant la
Cour Fédérale de District, a été con-
damné hier à cinq ans au pénitencier
d'Atlanta, par le juge Foster. Aguayo
avait amené de St. Antonio, Texas, à la
Nouvelle-Orléans, Josephine Garagosa,
sa fille adoptive, âgée de 15 ans. D'ici
ils avaient été à New York, et plus tard
étaient revenus à la Nouvelle-Orléans,
et c'est alors qu'Aguayo fut arrêté.

M. Jumonville, comptable.

M. H. J. Jumonville, auditeur de la
"American Cities Corporation" à la
Nouvelle-Orléans, quittera le service
de la compagnie après le premier avril.
M. Jumonville se propose de s'occuper
de comptabilité publique, à la Nou-
velle-Orléans.

arborant des noms plus que roturiers,
mais enguirlandées d'une formidable
fortune, deux Anglaises, trois Russes,
une Suédoise au ravissant profil scan-
dinave, blonde comme les blés, mais
dont l'œil bleu et pur rappelait moins
les vierges des épopées du Nord que
les anges de Botticelli et de Gentile da
Fabriano, et une Italienne de Rome, de
l'illustre "casa" Brancaloni.
C'était une grande et superbe femme
brune, aux traits forts et hardis, avec
des yeux à incendier toute une esca-
dre, et des cheveux qui semblaient
bleus à force d'être noirs. Authentique
duchesse, elle avait par goût personnel
embrassé la carrière de cantatrice,
plantant là mari et enfants. Après des
années de triomphe sur les planches,
elle s'était subitement révélée avec
un dernier amour au cœur, l'amour de
la femme de quarante ans, et cet amour
fut indigne d'elle. La malheureuse eut
en son amant de hasard. Il avait en
grande partie dilapidé sa fortune, elle
avait perdu sa voix; et maintenant,
grâce à la générosité d'un mari qui
pardonait, la duchesse Malespina de-
mandait au docteur Subriant de la gué-
rir d'un extraordinaire tremblement
nerveux qui la terrassait et la faisait
horriblement souffrir, chaque nuit,
pendant trois heures, de onze heures
du soir à deux heures du matin.
Chose bizarre, toutes les fois l'épou-
vantable mal saisissait la duchesse
avec une régularité qu'elle-même sui-
vait sur sa montre, à quelques secon-
des près, et finissait toujours très ex-

actement à l'heure accoutumée.
— Mais pourquoi cette étonnante
précision, demanda Julien au docteur
quand il fut tout à fait devenu son ami.
— Cœur humain! cœur féminin!
suggestion! La scène de rupture entre
cette femme et son amant commença
une nuit, à onze heures, au sortir du
théâtre, pour ne finir qu'à deux heures
du matin. De là l'effrayante régularité
dans l'arrivée et le départ du mal.
Les convives mâles étaient, outre
Julien Sorbier et le docteur Subriant,
son élève et disciple le docteur Bar-
tolini, le directeur de la pharmacie et
de l'économat, le frère d'un roi, d'une
Altesse sérénissime, le cardinal Bran-
caloni, qui était venu ce jour-là voir
sa nièce, un ancien lord-naire de la
Cité de Londres et un homme d'Etat
décoré d'un nom fameux en Europe. —
tous parents ou répondants des mala-
des. La villa de France n'était en-
verte qu'à ces deux catégories de vi-
siteurs; mais leur présence et la durée
de leur visite dépendaient du grand
spécialiste, toujours très méticuleux
dans ses soins.
M. Subriant présidait, assis en face
d'une "maitresse de maison", ou plu-
tôt d'une "présidente", qui changeait
à tour de rôle, chaque semaine. Et
cette particularité rendait déjà à tous
ces exilés quelque chose du milieu
aristocratique qu'ils avaient quitté.
Mme Subriant déjeunait, par ordre, en
compagnie de la princesse de Schloss-
Tiefenberg, une Allemande qu'on sou-
gnait pour des accès de cérité ten-

poraire et que l'arthrite rendait à
peu près impotente.
Toutes ces femmes étaient jeunes,
couvertes de diamants, élégamment
coiffées, vêtues de claires et magnifi-
ques toilettes. — chacune ayant amè-
né sa propre femme de chambre sans
préjudice de la fille de service atta-
chée par le docteur à leur personne. A
part une Anglaise et une Américaine
au demeurant fort silencieuses, toutes
parlaient français ou italien. Mais les
conversations ne se faisaient guère
qu'en français.
Sous les sourires, les phrases de po-
litesse exquise, disparaissaient presque
toute apparence de souffrance ou de
morbidité. Toutes se sentaient heu-
reuses de vivre en face de ce beau so-
leil, au milieu du parfum capiteux des
fleurs, à côté de ces hommes empres-
sés à satisfaire leurs désirs, devant cet-
te table luxueuse, ces serviteurs de
grande livrée, qui leur rappelaient le
paais royal ou impérial, le château de
famille, l'hôtel particulier en quelque
grande capitale. Aucune ne se croyait
mortellement atteinte; et cependant,
sous ces chevelures blondes, brunes ou
rousses, derrière ces robes décolletées,
s'agitaient, à leur heure, d'impouvanc-
bles anomalies, des monstruosités phy-
siques ou morales; des hallucinations,
des cauchemars, des rêves sanglants,
d'implicables trépidations de mem-
bres, d'horribles palpitations de cœur,
des névralgies cruelles, des accès de
somnambulisme ou de catalepsie, — tout
en se cortège des hystéries et des né-

vroses de la femme moderne, surchauf-
fée de civilisation, congestionnée de
désirs inassouvis, les maux abominables
qui massacent son corps char-
mant, troublent sa conscience, vicient
son physique, violentent son moral, en
un mot: tout ce qui nous la rend écla-
tante de beauté, pour nous rendre alié-
née ou cadavre...
La plus jeune des Anglaises affir-
mait, quatre fois par semaine, avec une
obstination de balancier, qu'elle était
la septième femme d'Henri VIII, lequel
allait la faire décapiter au "Scaffold
Site" de la Tour de Londres pour avoir
flirté avec un officier de life-guards;
elle demandait un chapelain et se
croyait agenouillée devant la hache.
Les docteurs la calmaient au moyen
d'une composition à base de morphine.
Une des Slaves s'effondrait en un
lourd sommeil, par les temps d'orage,
et la pauvre petite Suédoise, cet es-
prit d'ange, ce corps de vierge, qu'on
croirait blanche et immaculée comme
un lys, à certaines heures s'imagi-
nait donner le jour à un enfant, et
éprouvait "réellement" toutes les souf-
frances physiques de la femme qui ac-
couche. C'était là sa maladie, à laquelle
n'avaient jusqu'alors rien compris les
plus grands médecins du monde.
En désespoir de cause, son père, un
général apparenté aux Bernadotte, la
confiait au docteur Subriant. Celui-ci,
depuis de suite établit comme point de
départ une auto-suggestion née de lec-
tures effrayantes pour cette âme en
flour: Darwin, Tolstoï, Ibsen, peut-être

aggravés de Nietzsche et de Kropot-
kin.
La moins à plaindre était peut-être
la petite comtesse parisienne; mais Ju-
lien Sorbier n'aurait jamais voulu en
convenir. Quant à l'impatrice de Dal-
matie, on la voyait deux ou trois fois
par an chez Subriant, et de perpé-
tuels voyages, semblables à des envolé-
ments d'oiseau, faisaient diversion à
son hypocondrie.
La patriarcalité de ce logis s'alliait
à sa haute distinction pour en faire
l'habitation la plus paisible de la contrée.
Chaque des diverses morbidités
qui y trouvaient asile était terrible
dans ses effets, mais silencieuse en ses
manifestations extérieures. Aucune des
pensionnaires ne gênait l'autre par des
cris ou des gémissements, quant les
crises survenaient. Et cette particu-
larité entretenait ces femmes, ces jeunes
filles en une absolue illusion d'espé-
rance et de guérison. Il faut dire aussi
que, déjà peu bruyantes de leur na-
ture, ces maladies si spéciales étaient
isolées, quant aux soins des deux doc-
teurs et au traitement régulier. Cha-
que dame pensionnaire possédait sa
chambre à coucher, son salon, son ca-
binet de toilette, son antichambre, tou-
tes pièces intelligemment et richement
garnies de meubles appropriés au style
de la villa. Une autre chambre abritait
la camariste de la malade et la fille de
service. L'ensemble de l'appartement
portait un nom de femme célèbre
dans les arts, la poésie ou l'histoire. Il y
avait l'appartement de Cornélie, de